

L'IDÉAL D'UNE AUTRE VIE



MARIE-ANNE CONTI

Marie-Anne Conti

L'Idéal d'une autre vie

© Marie-Anne Conti, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1053-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Fleury-Mérogis, pour un premier séjour en France, il y avait mieux. Sa mère lui avait promis qu'avant leur retour au Brésil, elles iraient visiter Paris. D'un sas à l'autre, de portique en portique, Fortuna Muñoz s'enfonçait peu à peu dans les limbes de la maison d'arrêt. La Ville Lumière ce sera pour plus tard. Désorientée, la jeune fille se laissait guider par le petit groupe de familles rompu aux visites au parloir. Un surveillant lui demanda le numéro de matricule de la détenue à qui elle comptait rendre visite. Il examina sa carte d'identité puis il lui remit un badge. Elle arpenta encore de nombreux couloirs. Partout cette même odeur d'eau de javel. À l'issue du parcours, une salle d'attente aux murs jaunâtres et décrépits, fermée par des barreaux. L'ombre portée des grillages de l'extérieur hachurait le verre dépoli des fenêtres. Même la lumière du dehors avait du mal à percer l'enceinte de la prison.

Assise sur un banc, Fortuna balançait nerveusement les jambes. Elle resserra l'élastique à l'extrémité de sa longue natte blonde. Face à elle, un gardien stoïque, emmuré dans le silence, portait à sa ceinture un impressionnant trousseau de clés. Parmi les visiteurs qui patientaient avec elle, il y avait un père et son fils. Pour passer le temps, le petit garçon faisait des allers retours à cloche-pied entre deux murs.

La jeune fille espérait depuis des années rencontrer cette détenue qu'elle ne connaissait pas. Déterminée, Fortuna avait réussi à convaincre sa mère d'entreprendre ce long voyage, et ce malgré ses nombreuses mises en garde. Une fois stationnée sur le parking du centre pénitentiaire, elle avait serré fort sa fille dans ses bras. Elle n'était pas parvenue à retenir ses larmes. Sa mère aurait aimé plus que tout l'accompagner, mais cela était impossible. C'était encore trop risqué. Maintenant que Fortuna était si proche du but, la peur commença à l'envahir. L'atmosphère oppressante des lieux alimentait un peu plus sa confusion. La sonnerie d'un téléphone en bakélite accroché au mur retentit. C'était le signal. Le surveillant engagea les visiteurs à le suivre jusqu'à un étroit couloir jalonné de portes semi-vitrées. Une cabine était affectée à chacun. La jeune fille sentit son cœur se contracter davantage. Derrière l'une de ces portes l'attendait sa mère biologique.

Seize ans plus tôt

Installée derrière son grand bureau, Atina Steiner décacheta avec impatience l'enveloppe que sa secrétaire venait de lui apporter. Ce qu'elle convoitait depuis tant d'années tenait dans ces quelques lignes. Ce courrier signait l'accomplissement de son ambitieuse carrière et allait la propulser de façon officielle au zénith.

Le courrier lui avait été envoyé de New-York par Marc Weimer, le président directeur général de l'un des plus puissants groupes de cosmétique mondial. Aujourd'hui, les actionnaires de la firme avaient signifié à leur président qu'il était temps de passer le témoin.

Atina s'empressa de parcourir les lignes qui la séparaient de la consécration. Grisé par cette exaltante lecture, son regard dévalait les lignes, quand soudain, en plein milieu de la page, il percuta violemment un mot qui arrêta net l'ivresse de sa descente jusqu'au pied de la page. « Élection » était le mot responsable de ce carambolage qui le fit déraiper et l'envoya avec impétuosité dans la marge. Atina s'enfonça dans son siège. La missive tant fantasmée n'était finalement pas celle qui lui annonçait son prochain sacre. Cette nouvelle dépassait son entendement. Depuis des mois, la rumeur de sa future nomination aux manettes de la multinationale se propageait de filiale en filiale. C'était elle qui avait été officieusement pressentie pour régner sans partage sur ce royaume. Pourtant, par cette lettre protocolaire, Marc Weimer, dissimulé sous le sceau du comité exécutif, lui faisait part d'une autre possibilité quant à l'adoubement du futur dauphin.

Atina acheva sa pénible lecture et n'y trouva aucun argument valable. Rien ne justifiait un revers si brutal. Cette correspondance n'était qu'une alternance de poncifs sur le glorieux leadership de l'entreprise et de flagorneries sur la brillante carrière qu'elle menait depuis des années chez Squaw. Le dernier alinéa lui assenait le coup de grâce. Le comité exécutif la convoquait au siège de New York pour une assemblée extraordinaire. Lors de cette prochaine table ronde, les

membres du Comex se rassembleraient pour désigner celle ou celui qu'ils jugeraient être le plus à même d'occuper le siège tant convoité de souverain. Contrairement à ce qu'Atina avait cru pendant des mois, la place se jouait entre elle et un autre challenger pour décrocher le Graal.

Abasourdi par un tel désaveu, son regard s'enténébra. Tous ses muscles se contractèrent. Tremblante de colère, elle agrippa la feuille de papier et la chiffonna avec rage en une boule compacte. Tout son être se figea pendant de longues minutes. Elle demeura ainsi, immobile, les yeux perdus dans le néant. Elle reprit peu à peu son souffle face à l'implacable réalité. Elle parvint à hisser sa silhouette longiligne, attrapa son élégant imperméable et son sac à main et quitta à la hâte son bureau, en claquant la porte avec fracas. Atina se jeta dans l'ascenseur, qui par chance était vide. Lors de sa descente, elle chaussa ses lunettes de soleil papillon pour se prémunir d'éventuelles apostrophes. Les portes métalliques s'ouvrirent sur le hall d'accueil. Elle s'en échappa, et cavala vers l'entrée, ignorant les sourires dociles des réceptionnistes escamotées derrière le long comptoir. Un vigile se précipita pour lui ouvrir la grande porte. Atina rejoignit à longues enjambées son coupé stationné rue de Courcelles. Elle s'y engouffra et démarra en trombe. Elle traversa Paris à toute allure jusqu'à son appartement où l'attendaient ses enfants.

Du bout de sa fourchette, l'adolescente éparpillait le jaune d'œuf visqueux sur le rebord de son assiette.

— Victoire, je t'en prie, mange et cesse de jouer ainsi avec la nourriture !

— Maman, je n'ai pas faim, soupira la jeune fille, la tête avachie sur son avant-bras.

— Et puis tiens-toi correctement, tu n'as plus cinq ans ! sermonna encore Atina.

— C'est vrai quoi ! Arrête de faire la gamine ! ironisa son aîné assis à l'autre extrémité de la table.

La jeune fille ne prit pas la peine de se redresser pour répondre à son agresseur. Elle se contenta de lui lancer un regard noir et lui précisa qu'elle se réjouissait du fait qu'elle seule parte vivre à New York avec leur mère, lui évitant ainsi le quotidien avec ce frère qu'elle ne supportait plus. Avant qu'il

n'ait le temps de riposter, Atina se mit à rugir avec une inhabituelle autorité. Elle les supplia de lui éviter, au moins pour ce soir, une énième dispute. Surpris, les enfants n'osèrent poursuivre leur querelle. Mlada, la vieille domestique débarrassa les assiettes sans dire un mot. Atina, contrite de s'être emportée, leur annonça que finalement le déménagement pour New York risquait d'être compromis. Victoire était sidérée.

— Mais ce n'est pas possible maman ! Je veux que l'on parte ! J'ai dit à toutes mes copines que je partais vivre là-bas ! Je vais avoir l'air de quoi maintenant ?

— Bien au contraire ! C'est carrément une bonne nouvelle pour Papa et moi ! se réjouit Oscar.

— Forcément, toi ça t'arrange, parce qu'au fond t'es flippé de te retrouver tout seul sans Maman à Paris.

— Ça suffit ! Vous n'allez pas recommencer ! réprimanda Atina.

Exaspérée, elle les envoya dans leur chambre. Les enfants quittèrent la table sans dire un mot. La vieille domestique attrapa les serviettes de table laissées en boule sur les chaises qu'avaient occupées les adolescents.

— Cela ne s'arrange pas entre ces deux-là ! Ils se chamaillent en permanence !

— Oui, c'est assez infernal, soupira Atina.

— Mais vous verrez, c'est quand vous serez partis en Amérique qu'ils vont commencer à se manquer l'un l'autre. C'est toujours comme ça avec les gamins !

Atina bâilla.

— Peut-être. En attendant, je crois que je vais moi aussi aller me coucher. Leur dispute m'a achevée.

Elle salua Mlada et gagna sa chambre qui se situait à l'étage du spacieux duplex. Elle et ses deux enfants habitaient cet appartement cossu du sixième arrondissement depuis son divorce. La séparation par consentement mutuel avait été soignée. Pas de crasses post-conjugales, pas de souillures sur leur passion d'antan, pas de diffamations ordurières. Les deux époux avaient fait appel au même avocat, un Mr Propre des plus compétents. Il y avait eu une seule comparution devant le juge, épargnant aux deux partis des mois de sordides

batailles juridiques. Tous deux s'étaient résolus à ne vouloir entacher leur image d'amants flamboyants d'antan. Malgré leur rupture, Atina conserva le nom de son mari. Leur amour s'était éteint, une amitié était née.

Face au miroir de la salle de bain, le regard divaguant, Atina ne parvenait pas à s'apaiser. Ses pensées tournaient et retournaient dans sa tête. Pourquoi ? Pourquoi après quinze ans de collaboration, Marc Weimer, bien que président-directeur général de la multinationale ne l'avait-il pas averti qu'un si brusque revirement allait se produire ? Pourtant, il lui avait à maintes reprises laissé entendre qu'elle avait été désignée pour reprendre la présidence, elle et pas un autre. Le vieux Weimer était-il à ce point soumis au joug du comité exécutif ? Était-ce la gloutonnerie sans limite des voraces actionnaires qui l'avait poussé à revoir au dernier moment la nomination de son futur successeur ? Elle avait du mal à se résoudre à cette hypothèse. Marc Weimer était pour elle bien plus que le baron super puissant de la beauté. Tous deux se connaissaient depuis des années. Ils s'étaient rencontrés à New York, à l'époque où Marc Weimer, la cinquantaine triomphante, venait d'être promu à la présidence de l'entreprise. Atina dirigeait alors le département de communication de la filiale d'Amérique du Nord. La jeune femme opiniâtre s'était à l'époque illustrée grâce au sauvetage d'une marque du groupe en plein déclin. Avec une incroyable habileté, elle avait dépoussiéré les codes du parfum phare de la maison. Jadis suranné, le produit était devenu un best-seller. Ébloui par cette performance, Marc Weimer avait très vite proposé à cette jeune femme si brillante de l'assister. Semblable à un pygmalion, le PDG façonna cette Galatée du marketing. À ses côtés, Atina avait gravi les échelons et avait été propulsée si haut, qu'on lui avait confié la direction de la filiale Europe. C'est donc sous l'égide bienveillante du patriarche qu'Atina était devenue cette charismatique dirigeante. Il lui était inconcevable que leur relation puisse être altérée par une quelconque trahison de la part de ce fidèle allié.

Du bout des doigts, Atina tira sur l'extrémité de ses paupières, tout en pinçant ses lèvres. Une simple nuisette en soie surmontait ses longues jambes lactescentes. Sous la lumière éblouissante de sa salle de bain tapissée de marbre, elle était comme une perle nichée dans la nacre. Elle constata que ses pommettes ne suffisaient plus à assurer la ductilité du derme. Sa peau se relâchait comme une vague qui roule avant de se briser sur la commissure de ses lèvres. Sa beauté parfaite la trahissait de façon inédite. D'ordinaire, Atina se contentait d'entretenir

cette vertu sans trop d'efforts. Une alimentation équilibrée, du fitness chaque semaine, des pots de crèmes aux prix indécents, et quelques visites pour un peeling dans un cabinet d'esthétique parisien de renom réussissaient à assurer son maintien. Ce soir-là, elle assistait aux prémices du vacillement prochain de son éclat. Elle ne pouvait se résoudre à accepter que cet atout si précieux ne lui fasse à son tour défaut. Depuis toujours, elle en jouait comme d'un instrument de pouvoir qui selon les accords qu'elle décidait, lui permettait de séduire, de mettre à distance, de convaincre, d'impressionner ou de se démarquer.

Cette armure de grâce, elle en avait encore pleinement besoin pour le duel outre-Atlantique qui se profilait face à cet adversaire dont elle ignorait encore l'identité.

Le regard accroché au néon du plafond, Atina, immuable, assistait aux sautilllements des longs doigts caoutchouteux sur son front. Le médecin bascula le siège sur lequel elle était allongée. Elle se retrouva en position assise. Il retira ses gants, attrapa un miroir à poignée qu'il lui tendit et esquissa un sourire complaisant. L'homme pointa son index sur la tempe de sa patiente. D'un ton professoral, il lui énonça son diagnostic. Il fit constater à sa patiente la formation de rides profondes qu'il proposait de combler de façon à rehausser les muscles. Ces observations firent à Atina l'effet d'une claque. Déconcertée, elle abaissa le miroir sur ses genoux, planta fixement ses yeux céruléens dans ceux du dermatologue et lui demanda quelles étaient les solutions pour corriger les prémices de sa future décadence. Le médecin remonta ses lunettes. Avec condescendance, il entama solennellement ses préconisations. Selon lui, le lifting était la solution à l'efficacité indéniable. Cependant, le médecin lui précisa qu'il s'agissait d'un acte chirurgical réalisé sous anesthésie. Cette opération l'obligerait donc à être hospitalisée. La reprise des activités professionnelles était fortement déconseillée pendant les trois semaines qui suivraient l'intervention. Le visage risquait de rester gonflé, voire déformé par des ecchymoses. Pour illustrer ses dires, il lui présenta quelques clichés qui montraient des visages avant et après l'intervention.

— Les résultats sont généralement superbes. Ça vaut vraiment le coup, je vous assure ! conclut-il avec l'arrogante satisfaction d'un marchand de bazar.

— M'arrêter pendant trois semaines, c'est impossible ! Il n'existe que cette technique ?

Adossé à la console sur laquelle était disposée sa panoplie de magicien en dermatologie, l'homme écarta une mèche grise. L'air hésitant, il finit par lui avouer qu'il existait une intervention beaucoup moins invasive que le lifting, et tout aussi efficace. Cette méthode permettrait de lui éviter toutes les contraintes d'une hospitalisation puisqu'il n'y aurait pas besoin d'inciser. Électrisée par le sursaut d'espoir suscité par une telle promesse, Atina le supplia de lui en dire plus.